

Ne dirait-on pas qu'il y a aujourd'hui un courant qui entraîne le théâtre, sinon vers l'histoire, du moins vers la légende historique? Car il n'est pas nécessaire de remonter bien haut à travers les siècles pour y trouver ce qui constitue le caractère essentiel de la légende, c'est-à-dire la fiction mêlée dans une certaine dose à la vérité. Si, placé à une distance relativement considérable, *Roland à Roncevaux* réalise cette condition d'une manière complète, on ne saurait hier qu'à une époque plus rapprochée, tellement rapprochée même que notre assertion pourra paraître un peu paradoxale, Henri IV n'ait, à quelques égards, les apparences d'un personnage légendaire. Le héros qui a triomphé de la Ligue, qui a rendu la paix à la France déchirée par les discordes civiles, qui a régné glorieusement jusqu'au jour où le poignard d'un assassin est venu arrêter l'exécution de ses grands desseins, celui-là est acquis à l'histoire: mais à côté du héros, il y a l'homme de la tradition populaire, *le diable à quatre qui a le triple talent de boire et de battre, et d'être un vert-galant*. C'est à ce dernier personnage que les auteurs du *Capitaine Henriot* ont donné la préférence, et ils l'ont fait de façon à prouver, avec nous, que, présenté ainsi, le roi Henri appartient bien plus à la légende à l'histoire.

Nous partons cependant d'un fait authentique, d'un point indiscutable, le siège de Paris. Henri III est mort, le roi de Navarre a pris le titre de roi de France, et il met tout en œuvre pour faire tomber les dernières résistances de sa capitale assiégée. Dans un des assauts donnés à la ville, un officier de l'armée royale, maître un instant d'un riche hôtel, y a fait la rencontre d'une charmante femme, à laquelle il n'a que le temps de débiter ce petit discours: « Vous êtes adorable, je suis le capitaine Henriot, et je vous invite à souper d'aujourd'hui à huitaine dans cette ville dont on nous tient les portes // 4 // fermées ». Ce propos vantard sent d'une lieue son aventurier gascon, mais il y en a tant de cette espèce dans l'armée du roi!

Mme Valentine de Rieulles, jeune et belle veuve, n'en est pas moins sensible à l'invitation, et elle conserve un excellent souvenir de l'officier qui la lui a faite. Auprès d'elle habite une orpheline, une amie, la fille du maréchal d'Etienne, qui, de son côté, a eu occasion de voir et d'aimer un autre officier royaliste, le comte René de Mauléon. Quoique surveillées de fort près par un partisan espagnol le capitaine don Fabrice, admirateur fanatique des charmes de Mlle Blanche d'Etienne, les deux jeunes femmes, curieuses comme on l'est à leur âge, ne peuvent résister au désir de profiter d'un armistice consenti par le duc de Mayenne, pour aller visiter le camp du roi, et y chercher peut-être des nouvelles de leurs chers ennemis. Elles prennent donc avec elles l'intendant de Mme de Rieulles, le gros Pastorel, aussi poltron que gourmand, et cachés tous trois sous des robes de moines, afin d'inspirer plus de respect aux soldats, ils pénètrent dans les lignes de l'armée assiégeante.

Le hasard les conduit à la porte d'une cantine tenue par Fleurette, femme Pastorel, mais séparée depuis longtemps de son mari. L'aspect seul de sa moitié fait fuir le brave intendant, et les deux imprudentes qui se sont confiées à sa garde resteraient exposées à bien des dangers sans la protection de Fleurette. Malheureusement l'accomplissement de leur programme offre beaucoup plus de difficultés qu'elles n'avaient pu en prévoir, et il leur est impossible d'avoir les renseignements qu'elles étaient venues chercher au camp. En revanche, les aventures ne leur manquent point; c'est d'abord le roi qui les dépiste, sans les reconnaître toutefois, sous leurs costumes de moines; puis c'est le duc de Bellegarde, l'un des libertins qui entourent Henri et se règlent sur son exemple. D'autre part, c'est don Fabrice qui a suivi ces dames, et qui surprend, entre les mains de Pastorel, un billet adressé par Blanche au comte de Mauléon. Don Fabrice le fait disparaître et y substitue un avis destiné inspirer à celui-ci des doutes sur le fidélité de Mlle d'Etienne et à l'attirer dans un guet-apens qu'il lui ménage dans l'intérieur de Paris.

Pendant que don Fabrice erre au milieu du camp, il fait la connaissance d'un officier qui l'a gratifié en deux circonstances de deux blessures assez graves. Calculant qu'un officier si adroit et si valeureux serait une bonne recrue pour la cause des Ligueurs, il lui propose de trahir le roi et de le suivre à Paris, avant l'expiration de l'armistice. Le capitaine Henriot y consent d'autant plus volontiers que c'est un moyen de se rapprocher des Parisiennes qu'il a entrevues chez Fleurette, et, pour mieux dérouter l'Espagnol, il s'engage à lui livrer le roi lui-même qu'il lui désigne de loin sous les traits de René de Mauléon.

La retraite se fait entendre; il s'agit de rentrer dans Paris, car la reprise des hostilités doit avoir lieu le lendemain. Les deux dames revêtent de nouveau leurs robes de moines, et Fleurette, attachée à leur sort, endosse la troisième robe délaissée par Pastorel, qui, pour être agréable au duc de Bellegarde, consent à lui servir de guide et à le mettre sur les traces de sa maîtresse. En même temps, don Fabrice emmène le capitaine Henriot. Mauléon se dispose à aller surprendre Blanche en flagrant délit de trahison, et tous nos personnages font route pour la ville assiégée.

Le second acte nous introduit dans l'hôtel de Rieulles, où nous les voyons tous arriver les uns après les autres. Le duc de Bellegarde, sous la conduite de Pastorel, attaque dans la rue des donneurs de sérénade, les force à venir chanter sous les fenêtres de sa belle, et leur enlève un souper fin qu'il destine à Valentine et à Blanche, ce qui n'est pas une galanterie méprisante par le temps de disette qui court. Mais le capitaine Henriot, présenté à ces dames par don Fabrice, confisque à son tour le souper de Bellegarde et leur en fait les honneurs.

Sur ces entrefaites, survient René de Mauléon qui, en voyant le roi auprès de Blanche, accepte pour vrai l'avis anonyme qu'on lui a transmis, et éclate en reproches terribles contre Mlle d'Étiange. Elle a beau lui jurer sur le Christ qu'elle n'est pas coupable, René, un instant apaisé, s'indigne et se désespère plus que jamais, lorsqu'il surprend le roi dans la chambre de Blanche. Mais voici pourquoi il y est entré: don Fabrice, croyant tenir Henri dans la personne de Mauléon, est en train de faire fouiller l'hôtel par ses Espagnols, et Blanche, qui sait maintenant que le capitaine Henriot n'est autre que le roi de France, a cherché à le faire échapper. Toutes ses tentatives viennent échouer contre la vigilance de don Fabrice, et le roi, s'il était reconnu, passerait en effet un fort mauvais quart d'heure. C'est alors que Mauléon, autant par désespoir que par dévouement à la cause qu'il sert, accepte le titre que don Fabrice lui décerne. C'en est fait de lui, lorsque le canon tonne et que des soldats royaux, amenés par Bellegarde, viennent délivrer le véritable roi de France et retarder l'exécution des mesures dirigées contre René de Mauléon.

Au troisième acte, le roi à la tête des siens occupe l'une des portes de Paris, et le combat est engagé sur tous les points. René, resté prisonnier aux mains des Espagnols, est envoyé en parlementaire par le duc de Mayenne qui offre des conditions inacceptables et qui, cependant, causeront la mort de René, si elles ne sont pas admises. Mauléon, éclairé par Fleurette sur l'innocence de Blanche, s'est repris à souhaiter de vivre; mais il aime trop son roi pour lui conseiller une lâcheté; il préfère mourir.

Alors le capitaine Henriot, ou plutôt le roi Henri, puisque l'*incognito* n'est plus de mise pour lui, déclare à don Fabrice qui est venu se jeter dans ses filets que, s'il ne donne pas sur-le-champ l'ordre à ses Espagnols de délivrer René, il sera passé par les armes. Don Fabrice feint de se soumettre, mais, en réalité, il prépare à son rival un nouveau piège, d'où Mauléon, grâce à une ruse de Fleurette, s'échappe encore sain et sauf. Paris cesse enfin sa résistance, à l'instant même où René est rendu à l'amour de

Blanche, que les soldats de Fabrice avaient enlevée et que ramène le roi lui-même. Inutile d'ajouter que don Fabrice a reçu la juste récompense de ses méfaits; Pastorel, également pour sa punition, est retombé sous le joug de Fleurette. Quant à Mme de Rieulles, on n'en dit absolument rien, mais le caractère bien connu du capitaine Henriot laisse deviner le sort qui lui est réservé.

Nous avons dû donner une certaine étendue à l'analyse de cette pièce, parce qu'elle est extrêmement compliquée et qu'elle est surchargée d'incidents qu'on aurait eu, sans cela, quelque peine à comprendre. Elle est en général bien attachée et bien conduite; l'exposition surtout se présente à merveille et est riche de promesses. Jusqu'au milieu du deuxième acte, tout marche à souhait; là seulement l'action s'embrouille, s'assombrit et devient mélodramatique; mais le public s'est prononcé, il a donné encore une fois gain de cause à M. Victorien Sardou, et nous n'avons ni le droit ni l'intention de nous inscrire en faux contre son arrêt.

Nous ne contesterons pas davantage le succès de M. Gevaërt [Gevaert]. L'auteur du *Billet de Marguerite* et de *Quentin Durward* a fait ses preuves; c'est un homme de beaucoup de talent qui possède à fond la science de son art, qui écrit avec pureté, avec soin, avec élégance, mais dont l'inspiration n'est pas toujours marquée au coin d'une personnalité bien nette et bien franche. Sa partition nouvelle n'est certes pas inférieure à celles que nous venons de citer, mais elle n'a rien non plus qui l'en distingue. On y retrouve les mêmes qualités, et, il faut bien le dire, les mêmes négations. La seule remarque spéciale qu'elle nous suggère, c'est qu'il semble que le grand succès du jour, celui de *Roland à Roncevaux* n'ait pas été étranger aux préoccupations du compositeur. Le sujet militaire est là, sans doute, pour expliquer cette sorte de coïncidence; mais il n'en est pas moins vrai // 5 // que, dès le début de l'ouvrage, c'est-à-dire dès les premières mesures de l'ouverture qui est tracée, tout entière, sur un mouvement de marche, la pensée se reporte, quoi qu'on en ait, aux effets analogues de l'opéra de M. Mermet.

Le premier acte, très-varié et parfaitement coupé pour la musique, contient de fort bonnes choses que nous ne ferons que citer: un chœur de buveurs, un air de Fleurette, dont le refrain: *à la santé des bonnes gens*, a de l'éclat et de la sonorité; un duetto, en forme de nocturne, pour vois de femmes, qui débute d'une façon charmante; un chœur de chasseurs, de très-jolis couplets dits par René sur ces mots: *Il n'est pas mort!* et un finale qui ne brille pas par de bastes combinaisons harmoniques, mais qui referme de très-heureuses oppositions; une marche de soldats sonnante la retraite, un *agitato* chanté par René, et un quintetto à mi-voix qui est dit par les cinq personnages masculins de la pièce que différents intérêts appellent à Paris.

Il y a, au deuxième acte, un morceau délicieux, le bijou de la partition, et qui sera bientôt désigné partout sous l'appellation de l'*Air de la Charité*. Ce sont des couplets chantés par le roi, et dont le refrain est emprunté à ces paroles historiques: *Il faut bien que tout le monde vive*. On ne saurait rien imaginer de plus simple, et en même temps de plus gracieux ni de plus original. Il ne faut pas demander si l'on a fait répéter cet air.

Mais il n'est le seul qui mérite l'attention dans ce même acte, et il ne doit pas nous faire oublier la sérénade de Bellegarde, l'air de René, dont le *cantabile* est plein d'un charme suave, ni surtout le grand duo dramatique de Blanche et de René, une page remarquable, où le compositeur a mis toute sa passion et toute son âme. Le finale, non moins dramatique, atteste que M. Gevaërt [Gevaert] n'a rien perdu de son habileté à fusionner les puissantes voix de l'orchestre et des masses chantantes.

Le troisième acte, plus rapide que les autres, ne compte pas autant de morceaux; nous constaterons néanmoins qu'on a fait un chaleureux accueil et qu'on a même décerné les honneurs du *bis* à un chant de victoire, qui n'est pas sans rapport, comme effet de situation, avec la fameuse *Marseillaise* du troisième acte de *Roland à Roncevaux*. Nous signalons aussi les derniers couplets de René, écrits dans un bon sentiment; après quoi, nous demanderons pardon à M. Gevaert [Gevaert] des lacunes involontaires que son œuvre a laissées dans notre mémoire.

Le rôle du capitaine Henriot a été composé par Couderc avec le tact, avec la perfection que cet excellent comédien apporte dans la représentation des personnages historiques dont on lui a donné le monopole à l'Opéra-Comique. Léon Achard n'a pas été moins heureux dans la création du rôle de René de Mauléon, auquel il prête une physionomie intéressante, doublée d'une voix sympathique, tendre et chaleureuse à la fois. Dans les scènes dramatiques de la pièce, Mme Galli-Marié trouve toutes les ressources nécessaires pour faire valoir le personnage de Blanche d'Étiange. Crosti, Ponchard, Prilleux, Mlles Bélia et Collas complètent l'ensemble le plus satisfaisant. Les costumes, les décors et la mise en scène sont de tout point dignes de notre seconde scène lyrique.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS, 1 janvier 1865, pp. 3-5.

Journal Title: REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS
Journal Subtitle: None
Day of Week: Sunday
Calendar Date: 1 January 1865
Printed Date Correct: Yes
Volume Number: N°1
Year: 32^e année
Series: None
Issue: 1 Janvier 1865
Livraison: None
Pagination: 3-5
Title of Article: Théâtre Impérial de l'Opéra-Comique.
Subtitle of Article: LE CAPITAINE HENRIOT, *Opéra comique en trois actes, paroles de MM. VICTORIEN SARDOU et GUSTAVE VAEZ [Vaëz], musique de M. Gevaert.*
Signature: D. A. D. SAINT-YVES
Pseudonym:
Author:
Layout: Internal text
Cross-reference: None